

Les couilles sur la table
Une édition Binge audio Podcast de Victoire Tuillon
Edition spéciale paternité



Retranscription de l'émission #67 <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/les-peres-au-travail> par Martine Peltier-Le Teuff, psychologue clinicienne à Parentel et copilote du Réaap 29.



Victoire Tuillon

Dans cette édition, l'on va se pencher sur les raisons psychologiques qui font qu'en général, les pères s'investissent très peu par rapport aux mères dans la parentalité.

Pourquoi est-ce qu'une grande majorité d'entre eux continuent à privilégier leurs activités professionnelles au détriment de leur vie familiale ? Quels sont les ressorts de ce choix, de ce renoncement ?

Mon invité est la première psychologue que j'invite dans l'émission.

En trente ans de carrière, Sylviane Giampino a, à la fois, mené une pratique de clinicienne en écoutant des milliers de parents, des pères des mères, des enfants, dans les hôpitaux psychiatriques, des centres médico-éducatifs, dans l'un des départements les plus pauvres de France, la Seine St Denis. Puis dans son cabinet, en libéral à Paris.

Elle a mené des enquêtes et des rapports pour l'assemblée nationale sur la conciliation de la vie professionnelle et la vie familiale.

Ce qui lui donne un double regard : thérapeutique centré sur le psyché, l'individu, l'inconscient, et un regard politique sur les grands mécanismes collectifs du rapport entre les parents.

Elle formule des analyses que je n'avais jamais entendu auparavant : par exemple sur l'hostilité paternelle, sur le désir d'enfant, sur le monde du travail et l'injonction à la réussite professionnelle des hommes.

Entretien :

Victoire Tuillon : En trente ans de consultations, les questions que se posent les hommes ont-elles changé et si oui de quelle manière ?

Sylviane Giampino : Les hommes se posent maintenant les questions à haute voix, là où il me fallait, il y a 20 ans prendre beaucoup de temps avec les pères pour qu'ils puissent parler de leur relation avec leurs enfants. Aujourd'hui, ils en parlent plus directement, plus simplement. Et au cœur de leurs préoccupations, ils se posent les mêmes questions que les mères il y a 20 ans : « je suis sans doute trop absent, je ne m'occupe pas assez de mes enfants... ». Ils ont intériorisé le reproche sociétal à l'égard des pères.

Ce qui est contradictoire c'est que les hommes se sont rapprochés de leurs enfants, de plus en plus petits, dans une relation de parole, d'expression de leurs affects. Et ils se montrent très proches de leurs nourrissons. Et d'un autre côté, pendant que s'opérait le rapprochement pendant que s'opérait le

rapprochement entre les hommes et les enfants, il y a eu une recrudescence d'une attente sociétale des pères à l'ancienne, dans les années 1990.

Au moment où les femmes investissaient la vie professionnelle à l'extérieur du foyer est le moment les crises de l'emploi, le chômage des cadres apparaissent.

A ce moment-là, on fait appel aux hommes en leur disant « l'autorité paternelle c'est indispensable pour les enfants ». Dans les années 2000, le sécuritaire est devenu une priorité.

VT : Même au niveau national, politique...

SG : Politique, sociétal. On en a appelé à cette autorité paternelle, à cette loi du père censée tout régler. C'est là que l'on voit que les femmes ont pendant des siècles été soumises à des injonctions d'idéal de la féminité et de la maternité. Et les hommes se retrouvent soumis à des injonctions d'idéal de père possédant une autorité à un moment où ils sont prêts à devenir moins stéréotypés dans leur rapport aux enfants notamment.

VT : Quelles sont les injonctions sociétales actuelles vis à vis des pères ?

SG : Vous avez bien sûr les pères dans les magazines, le père portant bébé en gloire, le père qui est là à la sortie des écoles, c'est le père qui prend un congé parental. Dans la réalité, les chiffres montrent que ce n'est pas du tout le cas. C'est aussi l'idée qu'un père peut avoir du recul, de la distance dans son rapport avec les enfants. C'est celui qui viendrait ainsi soutenir la position maternelle de femmes. Taper sur la table quand les enfants ne se rendent pas compte qu'ils sont insupportables.

En fait le père, on lui reproche d'être absent mais on ne lui permet pas d'être présent. Et là, je fais références à toutes les autres injonctions auxquelles les hommes sont soumis qui sont des injonctions de dévotions au travail. Il y aussi, lorsque l'on est actif, tout ce qui est injonction à faire la démonstration de son pouvoir, de sa puissance, de son implication politique, sociale à l'extérieur. Ce sont des modèles qui restent forts.

VT : S'il y a des attitudes et des discours qui ont changé par rapport à la paternité, les statistiques bougent assez peu en termes de répartition des temps domestiques. Si l'on regarde qui s'occupent des enfants, des tâches domestiques, les femmes se chargent des 2/3 des tâches domestiques, ce qui veut dire que les hommes ne prennent en charge qu'un seul tiers. Que les 2/3 du temps de travail des femmes est du temps non rémunéré, du travail domestique, 1/3 de leur temps de travail est rémunéré. Pour les hommes c'est le contraire. Ils occupent le travail rémunéré et les femmes le travail non rémunéré. On sait aussi que devenir père est intéressant sur le plan matériel et financier. Alors que devenir mère est une catastrophe financière et matérielle. C'est une enquête de l'INSEE de 2009, qui montre que les femmes ont perdu un quart de leurs revenus salariaux 5 ans après l'arrivée d'un enfant. Pour les pères, cela ne change pas. Qu'ils aient un, ou deux ou trois enfants, leurs revenus restent stables voire augmentent. L'on sait aussi que 40 % des femmes - seulement 6 % des hommes - déclarent un changement professionnel quand un bébé arrive.

Les chiffres confirment encore que les mères prennent largement en charge les enfants. A la fois, on entend les pères qui disent que c'est important pour eux la paternité, qu'ils voudraient s'investir auprès des enfants mais cela ne bouge pas. Dans votre livre, vous avancez plusieurs hypothèses pour expliquer cela. Vous dites que certes l'on peut se dire, que peut-être les hommes ont un bénéfice matériel à ne pas s'investir dans la vie de famille, puisqu'il s'occupe du travail rémunéré mais qu'il y a d'autres explications. Que la plupart des hommes, ne sont ni machos, ni dominateurs, ni misogynes, ni désintéressés par le sort de leurs enfants mais que le désir déclaré ne suffit pas. Je propose que l'on passe en revue les hypothèses que vous avez formulées pour expliquer cela. Est-ce que c'est un manque de sincérité ?

SG : Non !

VT : Vous ne croyez pas à l'hypothèse du manque de sincérité ?

SG : Non ! Je ne pense pas que les hommes qui veulent s'investir auprès de leurs enfants soient des cyniques, ni des menteurs. Le désir des hommes est un désir ancien. Il y a trois générations déjà les

hommes disaient qu'ils ne voulaient pas faire comme leurs pères, se retrouver vieux sans avoir vu grandir leurs enfants.

VT : Pourquoi y a-t-il un décalage entre les discours et les actes ?

SG : Parce que d'un part il y a des entraves internes, inconscientes que l'on va peut-être balayer ensemble. D'autre part, il y a des entraves externes en termes d'organisation de la vie publique, professionnelle et sociale.

VT : Pour ce qui concerne les entraves inconscientes, vous avancez comme explication que les hommes continuent à prioriser le travail, la sphère professionnelle. Ils peuvent dire « ma priorité ce sont mes enfants, je ne veux pas choisir entre les deux » mais le travail reste priorisé.

SG : Oui, au moment où il faut trancher lorsqu'il y a une urgence, un enfant malade, une école en grève, une mère commence à se dire « comment je vais faire pour mes enfants ? », un père commence à se dire « comment je vais faire pour mon travail ? ». Ce sont des postures qui sont très vivantes. Pourquoi les pères se disent-ils d'abord « comment je vais faire pour mon travail ? »

Je crois qu'il faut déjà se dire qu'il y a une transmission intergénérationnelle ancestrale où la virilité est restée clippée aux qualités professionnelles des hommes. Un bon travailleur, un bon patron, quelqu'un qui fait du bon boulot, c'était synonyme de puissance, de virilité, d'honnêteté, voire de noblesse. Hors aujourd'hui les formes du travail se sont transformées. Le travail n'expose pas plus les hommes que les femmes à lutter contre les éléments naturels, à faire des prouesses physiques, à risquer sa peau, comme cela a été longtemps le cas. Aujourd'hui le travail est beaucoup plus cognitif, plus « light » sur le plan physique. Il n'y a plus d'indice de virilité ou de féminité rattaché à la puissance professionnelle. Mais il reste des traces dans la mémoire. La priorisation professionnelle est un syndrome.

Une autre raison est que le fait d'être occupé par le travail ou préoccupé par le travail, puisqu'il y a le même réflexe chez les hommes qui travaillent peu, permet de se tenir à l'écart de la dimension charnelle de la vie familiale. Dans l'espace de la maison, se traite les matières du corps, les souillures. L'espace de la maison est encore repéré par les hommes comme un espace féminin. Même si les choses bougent, les hommes s'intéressent à la déco, font de plus en plus la cuisine... mais il y a encore des adhérences de vieux modèles.

VT : Vous dites que le réflexe de priorisation professionnelle est une forme de symptôme névrotique. Comment cela se forme la décision de prioriser son travail ? Quel est le schéma mental typique qui va mener à cette priorisation ?

SG : Je dis que c'est un symptôme névrotique par que c'est dépassé. C'est inadapté, les hommes sont inadaptés à la vie d'aujourd'hui quand ils gardent ce réflexe. C'est pour cela que je dis que c'est névrotique, ce n'est pas un diagnostic. Le schéma par lequel ils passent, c'est très intéressant, ce sont les hommes qui me l'ont expliqué. Ils m'ont dit « on ne se met pas en position de choix ; s'il y a une urgence ou une opportunité professionnelle au regard d'une attente familiale, on ne va pas peser le pour et le contre, on va plonger ». Les hommes vont se mettre en situation d'éviter le choix parce que choisir cela voudrait dire renoncer. Et le renoncement apparaît comme une faiblesse donc les hommes foncent.

VT : En fait, ils renoncent à la vie familiale ?

SG : Non, ils ne prennent pas l'alternative de la même manière. Les hommes ont tendance à diminuer l'urgence familiale et à grandir l'urgence professionnelle dans leur représentation de la situation.

VT : Mais les mères comment réfléchissent-elles par rapport à cela ?

SG : Elles font l'inverse. Alors bien sûr, là nous parlons de généralités. Vous allez avoir des auditeurs qui vont vous dire chez moi, c'est l'inverse.

Les femmes ont tendance à sur-dimensionner la détresse de leurs enfants, les difficultés de séparations, la peine que l'enfant se sente abandonné, qu'il soit carencé, qu'il lui manque quelque chose. Et les pères à sous-dimensionner les potentiels manques par rapport aux difficultés. Il est clair que ce mécanisme est un balancier. Plus les pères sous-dimensionnent et plus les mères vont sur-

dimensionner pour compenser. Et inversement, plus les mères disent « les enfants cela ne va pas du tout, il faut que tu sois davantage présent, ils vont mal », plus les pères vont avoir tendance à vouloir rassurer en disant « ne t'inquiète pas, cela ne va pas si mal. Je vais aller au foot avec lui dimanche et cela ira mieux à l'école ». Sur un plan global, ce sont des tendances très présentes.

VT : Mais est-ce que dans leur têtes, ils renoncent ?

SG : Non, ils ne renoncent pas. Ils ne se disent jamais, enfin sauf les cyniques, mais il n'y en a pas beaucoup, « tant pis si mon fils est au bord de la dépression ou en train de se faire virer du collège, c'est moins grave que de louper ma réunion ». Par contre, j'ai eu récemment une situation où une femme venant à son rendez-vous chez moi, a reçu un coup de fil de son mari « il faut que tu fasses demi-tour car à la crèche il ne nous prennent pas E..., parce qu'il est malade et moi, je ne peux pas louper ma réunion rien que pour ça.

Et elle, elle avait un rendez-vous chez moi et derrière un entretien annuel, qu'elle avait préparé la moitié de la nuit qui précédait. Cette phrase, je ne peux pas manquer ma réunion rien que pour ça, à savoir un bébé dans la nature avec de la température.

Il n'avait pas mis en parallèle les éléments pour évaluer la gravité de la situation.

VT : Vous citez aussi un chef d'entreprise qui vous décrit ce mécanisme. Il vous dit « Côté boulot, c'est tout ou rien, soit on renonce soit on ne renonce pas ». Alors que le renoncement côté familial, c'est plus diffus. On se dit que l'on a le temps, la femme et les enfants pourront s'ajuster, comme si ce n'étaient pas de vrais renoncements.

SG : Absolument, il y a toujours l'idée que la famille est une matière souple, qu'il n'y aura pas un couperet qui tombera. Les anxiétés, les angoisses professionnelles chez les hommes sont très puissantes. Beaucoup d'hommes sont apeurés dans leur rapport au travail. Et quelles que soient leurs positions hiérarchiques.

VT : Cela a-t-il à voir avec les normes de masculinité dans le travail, la norme d'être toujours un gagnant, ne jamais montrer de failles dans l'armure, la norme de surtout ne pas avoir l'air féminin ou efféminé ? Cela mettrait beaucoup de pression sur les hommes dans la sphère du travail qui se répercuterait dans la vie de famille.

SG : Oui, et il y a autre chose, qui les fait douter : les hommes ont intériorisé que le couple n'est plus à durée illimitée. Cela fait déjà plusieurs générations que ce sont les femmes qui demandent le divorce. Ils se disent que s'ils se mettent à investir la vie de famille, et à renoncer à des promotions professionnelles, à des challenges au profit de la famille, ils se disent qu'en cas de rupture, ils vont tout perdre, qu'ils auront tout perdu. Ils se disent qu'en général en cas de ruptures, ce sont les femmes qui récupèrent les enfants.

VT : C'est comme une prophétie auto-réalisatrice. Vous écrivez, c'est comme si le risque d'un échec amoureux et familial était moins grave que celui d'un échec professionnel ou d'un renoncement professionnel. Mais en faisant cela, cela conduit tout droit à l'échec, amoureux, conjugal et familial.

SG : On touche là, la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre. Je suis assez désolée de voir le nombre de ruptures conjugales qui ont lieu. Non pas que je pense que les parents ne devraient pas divorcer. La séparation c'est la liberté de chacun sur laquelle on n'a pas à revenir. Ce qui est triste, c'est quand je rencontre des pères et des mères qui ont vraiment des choses à se dire, qui auraient pu poursuivre leur route ensemble. Qui finalement ont craqué, se déchirent parce que la pression est trop forte. Parce que les écarts entre les discours, les désirs et les réalités du quotidien sont trop grands. Parce que les hommes et les femmes sont désynchronisés actuellement. Cette désynchronisation fait que le couple est la caisse de résonance des dysharmonies et des rancœurs sociétales. Et c'est quand même assez triste. Et aujourd'hui le coût est élevé pour les femmes, on le sait, par les inégalités qui sont très bien décrites et que vous connaissez bien.

VT : Ce sont des inégalités économiques, mais ce que vous décrivez c'est un coût psychique.

SG : Oui, un coût humain, psychologique. Ce coût humain, les femmes ne le supportent plus. Elles ne tiennent plus à exercer – elles n'en tirent plus d'honneur- cette fonction d'ajustement. Il y a un autre phénomène nouveau : les hommes sont de plus en plus les premiers à souhaiter l'arrivée d'un bébé

dans le couple. C'est assez joli de constater cela. Les femmes qui s'entendent dire par leurs hommes qu'ils veulent un enfant avec elles, le prennent comme une promesse de l'élever ensemble. Or, on sait que dans un couple sans enfant les couples sont plutôt égalitaires, avec un enfant cela le reste à peu près, avec l'arrivée du deuxième cela se referme et avec l'arrivée d'un troisième n'en parlons pas. Il y a la déception d'une mère qui ne trouve pas son homme à ses côtés pour élever les enfants.

VT : Cela me rappelle une conversation personnelle que j'ai eu avec une amie ; l'on se faisait la réflexion que l'on avait connu des images de père absent, qui ne s'investissait pas auprès des enfants, ne voulant pas vraiment d'enfant. Elle-même et d'autres amis quand elles ont rencontré des hommes qui ont dit « je veux un enfant avec toi, j'adore les enfants », elles se sont dit « Super, il va s'en occuper » Et en fait pas du tout. Elles ont découvert que ce n'était pas « je veux un enfant et je vais m'en occuper ; c'était « j'adore être père, j'adore avoir des enfants mais je n'aime pas du tout m'en occuper ». Par exemple « J'adore mes enfants par contre préparer les cadeaux pour les anniversaires, cela ne m'intéresse pas, savoir ce qu'ils mangent ne m'intéresse pas, les conduire aux activités ne m'intéressent pas ».

SG : Promesse non tenue...

VT : Une promesse imaginaire et pas du tout concrète. Parce qu'être père c'est tout cela, s'occuper très concrètement et très quotidiennement de la vie des enfants.

SG : Les femmes disent que les hommes adorent donner le bain aux enfants mais que ce ne sont pas eux qui récurent la baignoire.

Ce que j'ai essayé de faire c'est de proposer quelques hypothèses pour aider les hommes qui souhaitent mieux aligner leur projet de vie, leur projet d'identité de père, leur désir d'être le père qu'ils voudraient être, et puis reconnaître les entraves qu'ils rencontrent, pour qu'ils se sentent mieux. Cela ne pourra être qu'au profit, des enfants, des couples et de la société.

VT : Dans les hypothèses que vous formulez, il y a plusieurs hypothèses sur des choses inconscientes. J'ai été très étonnée de lire cela, mais pourquoi pas... Vous dites qu'il existe une rivalité assez fréquentes des jeunes pères avec leurs enfants. Qu'est-ce que c'est que cette rivalité ? Comment se manifeste-t-elle ?

SG : Les hommes, qui en parlent bien, disent « vous savez, ce n'est quand même pas facile de voir à quel point elle est voluptueuse, de voir son regard lumineux pour notre bébé. A la fois, c'est touchant et elle me séduit, et à la fois j'ai l'impression qu'elle ne me regarde plus du tout comme ça depuis qu'il est là. Et c'est vrai qu'il y a un état, que l'on appelle l'état de préoccupation maternelle primaire. A l'arrivée d'un nourrisson, il y a une passion entre la mère et le bébé. Et pour certains hommes cela les inquiète un peu. Car ils ont l'impression qu'elle ne va pas revenir vers eux, que toute sa libido est partie ailleurs.

VT : D'accord... Et la rivalité ?

SG : Si tout va bien, cela se résorbe progressivement. Il y a un autre point dont on parle peu qui est l'envie d'enfantement chez les hommes.

VT : Donc en fait on a beaucoup glosé sur l'envie de pénis chez les femmes, dans la psychanalyse, chez Freud. On serait des êtres manquant, il nous manquerait un pénis nous autres les femmes ? Et vous dites que l'on ne parle du désir d'enfantement chez les hommes.

SG : Oui.

VT : Et c'est un vrai truc, ça ? Vraiment, vous y croyez ?

SG : Ah oui, ce n'est pas que j'y crois. Ce sont les hommes qui le racontent. L'envie d'enfantement chez les hommes, c'est le pendant de l'envie du pénis chez les femmes. Moi, je n'appellerai pas cela comme ça. Je pense qu'à l'époque où la psychanalyse a posé ses bases, on était à la fin du 19^{ème} siècle. C'est un peu ancien. Les hommes avaient une puissance dans la société qui faisait que les femmes pouvaient avoir envie de la même puissance.

VT : Bien sûr !

SG : C'est juste cela, ce n'est pas une question de pénis. Le pénis est un symbole. Et l'homme dit que l'enfantement est une puissance incroyable. Quand ils parlent de cela, ils en parlent avec énormément de tendresse, de respect. Il y a quelque chose de sacré face à l'enfantement, face au portage des bébés par les femmes. Ce n'est pas du tout méprisé par les hommes.

Alors, ils ne savent pas toujours y faire, les institutions encore moins sur la grossesse et l'accouchement. L'envie de ce que peut faire l'autre sexe, c'est juste normal. Parce que nous aurions tous envie d'être des êtres complets. Et donc d'être à la fois femme et de bénéficier de tous les attributs conférés par le monde et la société aux hommes. Et d'être à la fois homme et de bénéficier de tous les attributs conférés par le monde et la société aux femmes.

VT : Cela me paraît désirable à moi.

SG : Mais c'est désirable ! Je dis simplement que l'on n'en parle pas assez. On a analysé et on l'a analysé sur un mode négatif l'envie des femmes d'accéder à tous les attributs conférés au masculin dans la société. Et on n'a jamais suffisamment dit que les hommes avaient le même désir vis à vis des femmes. Cela vient se poser sur une autre puissance de la grossesse et de l'enfantement.

VT : Dans la rivalité des jeunes pères avec leurs enfants, vous citez des comportements comme des papas qui vont se mettre à jouer, à exciter leurs enfants, juste avant de dormir, dans un truc de rivalité avec la mère. Ou des pères qui font prendre des risques à leurs enfants – pas de casque à vélo, pas de ceinture – ce qui oblige les mères à intervenir.

SG : Oui parce qu'ils se mettent en position de se faire sermonner par la mère, donc ils se mettent en position d'enfant.

VT : Vous êtes un peu dure, là, envers les hommes. Notamment la figure de l'homme enfant. Vous dites qu'il y a des hommes qui sont décalés, qui sont infantiles, des pères qui aspirent tout l'espace mental de la mère, parce qu'ils se mettent dans une position d'enfant, d'enfant qui se fait gronder. Ils se mettent tous seuls dans cette position là en agissant de façon immature.

SG : C'est l'exemple de l'homme auquel il faut faire la liste des courses, qui part en courses et qui rappelle parce qu'il a oublié la liste. Là encore, ce ne sont pas des stratégies conscientes, volontaires. Mais il existe un réflexe d'infantilisation chez certains hommes que les femmes ne supportent plus du tout.

VT : C'est infernal...

SG : C'est à dire qu'elles ne veulent plus leurs dire ce qu'ils ont à faire. Quand j'ai sorti le livre « Les mères qui travaillent sont-elles coupables ? » en 2000, les hommes disaient « les femmes veulent qu'on fasse les choses comme elles décident qu'on doit les faire ». Et on reprochait aux femmes de ne pas déléguer. Cette question que les femmes délèguent aux hommes une part de la charge des enfants est une absurdité. Elles n'ont rien à déléguer. Ils sont pères, elles ont mères, chacun assume sa place.

VT : Chacun devrait prendre sa responsabilité, bien sûr.

SG : Aujourd'hui où les hommes sont quand même plus là, les femmes disent : « ce n'est pas à moi de lui dire ce qu'il doit faire ».

VT : Il y a des bibliothèques entières qui ont été écrites sur toutes les façons dont les mères peuvent être des mauvaises mères, maltraitantes, malveillantes, castratrices, dominatrices... En fait, on n'a pas trop critiqué les pères, en psychanalyse, en psychologie. Vous dites que les pères aussi peuvent être hostiles. Que l'hostilité paternelle, cela existe. Comment s'exprime-t-elle cette hostilité paternelle ?

SG : Les relations parents-enfants sont des relations complexes. Il peut y avoir la même nocivité dans les relations mère-enfant que dans les relations père-enfant. Mais il s'avère que l'on a observé à la loupe les relations mère-enfant bien plus que l'on a observé à la loupe les relations père-enfant.

Quand on n'observe pas, on ne voit pas. La recherche ne constate que ce sur quoi elle recherche. Là où elle ne recherche pas, elle ne constate pas.

VT : Donc la psychanalyse et la psychologie ne sont pas tellement intéressées aux relations père-enfant.

SG : C'est surtout qu'elles n'ont pas regardé les mêmes choses. Elles se sont intéressées aux relations père-enfant dans le rapport d'éducation. Tandis que pour les relations mère-enfant, elles se sont intéressées aux relations affectives, donc plus aux mécanismes inconscients. Aujourd'hui c'est quelque chose qui est mieux étudié. Je dis simplement qu'il faut étudier avec le même sérieux certaines modalités de la relation père-enfant, que l'on a regardé avec sérieux certaines modalités de la relation mère-enfant.

VT : Est-ce que l'on peut mieux se préparer à la paternité ? Est-ce que l'on peut se préparer, tout court ?

SG : Vous savez qu'en France, il y a mille choses qui existent. Par exemple, dans des tas de maternités, il y a des séances de préparation à l'accouchement. Seulement sur 10 femmes présentes, il y aura un homme au mieux. C'est pas très facile d'être le seul homme dans cette salle, donc de revenir les fois suivantes cela peut être compliqué. Il y a des tas d'actions de soutien et d'accompagnement à la parentalité qui sont toutes mixtes. En France, nos lois et nos dispositifs sont tous mixtes et égalitaires. Ceux qui ont trait aux enfants ce sont les femmes qui s'en saisissent. Ça fait question quand même. Il y a même des groupes de paroles pour les pères qui s'organisent dans les maternités. Et on s'aperçoit que lorsque ces groupes sont animés par des hommes, pédiatres ou gynécologues, les pères y viennent plus facilement que s'ils sont animés par des femmes. Alors là, l'on va rejoindre d'autres préconisations pour changer les choses. Parmi les préconisations, la mixité des professionnels qui entoure la naissance, la petite enfance, l'école, les milieux que fréquentent les enfants renforcerait la disponibilité des hommes à s'impliquer. Les services dédiés à l'enfance sont essentiellement des services féminins, qui n'intègrent pas de fait que les deux parents travaillent. Donc ce sont des services, qui lorsqu'ils formulent des demandes aux parents, ce sont les mères qui la plupart du temps se retrouvent à répondre à la demande. Par exemple la préparation des gâteaux pour la fin d'année, la plupart du temps on s'adresse aux femmes. Et puis je crois qu'il faut que l'on arrive à ce que les entreprises, les employeurs ne restent pas que sur une invocation, dans les campagnes de communication, sur la prise en compte de la parentalité dans le monde du travail. Que les nécessités soient prises en compte non seulement par les services RH mais aussi par les services opérationnels, dans l'organisation du travail et dans les systèmes de management.

VT : Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ? Qu'est-ce que l'on peut faire lorsque l'on est dirigeant d'entreprise ? Est-ce que cela veut dire par exemple, de ne pas penser que la conciliation entre vie familiale et vie professionnelle ne concerne que les femmes ?

SG : Et bien voilà : l'articulation entre vie de famille et vie professionnelle, c'est un dossier qui doit être porté plus clairement vers les hommes.

VT : J'imaginai un monde où dans une entreprise, on regarderait de façon bizarre un père qui reste au travail quand son enfant est malade.

SG : Quand on sera arrivé là c'est que l'on aura gagné les trois quart du chemin.

VT : Donc, il faut aussi que les employeurs prennent cela en compte, les politiques publiques aussi évidemment. Quels bénéfices personnels, psychologiques, psychiques auraient les pères à plus s'investir, à s'investir pleinement de façon égalitaire dans la parentalité ?

SG : Ce que les hommes disent, c'est qu'ils sont plus joyeux, qu'ils trouvent cela plus joyeux. Ils se rendent compte de tout ce que peuvent apporter les enfants, pas seulement quand ils les voient une demi-heure ou qu'ils lisent l'histoire le soir.

VT : Et qu'est-ce qu'ils loupent alors en ne s'investissant pas dans la paternité ?

SG : Ils disent qu'il y a des rituels. Au sortir du confinement, par exemple, certains disent qu'ils avaient établis des rituels avec leurs enfants et que ces rituels leurs manquent.

VT : Vous pensez que les enfants sont en manque de leur père ?

SG : On ne peut pas dire cela comme ça. Ce qui ne va pas pour les enfants, c'est quand on leur fait croire que le père doit être présent et qu'il ne l'est pas. Donc ce sont des promesses non tenues et cela n'est pas trop bon.

VT : Des promesses d'être là dans le quotidien...

SG : Oui, d'être dans le quotidien et de ne pas assurer en réalité.

VT : Et cela c'est dommageable pour les enfants ?

SG : Oui, comme les pères se veulent des pères modernes, avant-gardistes, égalitaires, ils font des tas de promesses à leurs enfants et ce sont ces promesses non tenues qui pénalisent les enfants. Et comme les pères s'imaginent être des pères présents, c'est ce hiatus qui ne va pas. On est dans une période où les hommes sont à mi-chemin. Cela rend les choses compliquées. Je dis simplement qu'il leur reste quelques mètres à franchir. J'ai envie de les aider à les franchir, pour eux, pour les autres.

VT : Si je résume, c'est d'abord pour franchir ces quelques mètres là... C'est par exemple, admettre qu'il s'agit de choisir, de renoncer, que parfois l'on ne va pas pouvoir avancer dans sa carrière, assumer à un niveau professionnel si l'on veut vraiment être là auprès de ses enfants. Et c'est aussi prendre la décision de s'investir réellement, et de se demander à quoi cela ressemble un véritable investissement.

SG : Oui mais c'est aussi être raisonnable : l'équilibre économique d'une famille est mieux garanti dans un couple bi-actif que dans un couple mono-actif. Mettre tous ses œufs dans le même panier aujourd'hui ... parce que ce surinvestissement professionnel des hommes, cela fait que les femmes sont pénalisées dans leur engagement professionnel.

VT : Forcément puisqu'il faut bien quelqu'un pour élever les enfants.

SG : Et donc on fragilise la situation professionnelle des femmes. Les statistiques montrent bien que lorsqu'il y a deux revenus, si un problème survient, l'économie du foyer est mieux garantie. C'est aussi quelque chose de raisonnable que de faire en sorte que les mères puissent garder leur emploi, qu'elles ne sortent pas de l'emploi quand elles ont des enfants. Et c'est aussi de la responsabilité des pères eux-mêmes. Ainsi que des politiques sociales, familiales et de l'emploi. Les pères butent encore sur des écueils, des écueils qu'ils doivent lever eux-mêmes. Qui est aux commandes sur l'élaboration des politiques publiques ? Majoritairement des hommes. Ils peuvent utiliser les pouvoirs qu'ils ont pour faire avancer cette situation.

VT : J'ai une dernière question qui est la question traditionnelle de cette émission. Je vous demande quelle est l'œuvre d'art que vous souhaitez recommander aux auditeurs ?

SG : Vous allez me trouver totalement paradoxale. Je pense que c'est la Madonna del Parto qui est cette peinture de Piero della Francesca (1460) – Musée de Monterchi en Toscane - où l'on voit une vierge enceinte. Elle écarte les bras, vêtue d'un immense manteau. Il y a toute une série de personnages sous ce manteau. C'est une image de la féminité ouverte et socialisée. Il y a de la place pour tous autour de l'enfant.

VT : Et pas seulement, le père, la mère ou juste, la mère. En fait, il faut être beaucoup, beaucoup pour s'occuper des enfants.

SG : Il faut être beaucoup à penser les besoins et les nécessités des enfants, à s'organiser partout où il se trouve pour qu'il fasse de bonnes rencontres.



Complément bibliographique : Sylviane Giampino. *Les mères qui travaillent sont-elles coupables* (2000, Albin Michel)